

## FAIRE CROIRE AUX SENTIMENTS - DU MASQUE AU VOILE

### Séance 1 - Extrait 2 : Lettre 6. Le vicomte de Valmont à la marquise de Merteuil.

La conquête périlleuse de la dévote par ses propres armes

#### Questions préparatoires :

Comment le portrait de Mme de Tourvel remet-il en question la relation entre les deux « roués » ? Quels sont les points de désaccord qui minent la complicité ancienne des deux libertins et dessinent une rivalité annonciatrice de la déclaration de guerre ? Quelles sont les armes de la manipulation de Valmont à l'égard de la dévote Mme de Tourvel ? Montrez l'ambivalence de Valmont.

**Prolongements :** lettre V de Julie à Saint-Preux, *La Nouvelle Héloïse*

#### Introduction et situation du passage :

Dans la lettre 2, l'intrigue galante (quasi militaire !) est lancée tambours battants par la marquise de Merteuil intimant à Valmont de servir sa vengeance, tel un « *fidèle Chevalier* » ou un « *Héros* » de roman : « *Je veux donc bien vous instruire de mes projets : mais jurez-moi qu'en fidèle Chevalier, vous ne courrez aucune aventure que vous n'ayez mis celle-ci à fin : elle est digne d'un héros : vous servirez l'amour et la vengeance ; ce sera enfin une rouerie-de plus à mettre dans vos mémoires : oui, dans vos mémoires, car je veux qu'ils soient imprimés un jour, et je me charge de les écrire.* » p 34 (ironie du sort, il se produira l'inverse). Il s'agit de « *former cette petite fille* » qu'est Cécile de Volanges pour se venger de Gercourt afin d'en faire « *la fable de Paris* » (cf duplicité du jargon libertin et prétention perverse d'éduquer). Valmont répond à cette lettre, d'une façon tout aussi péremptoire dans la lettre 4, à la manière de Dom Juan dans la pièce de Molière : « *Vos ordres sont charmants (...) Mais de plus grands intérêts nous appellent ; conquérir est notre destin ; il faut le suivre : peut-être au bout de la carrière nous rencontrerons-nous encore* » Ce à quoi, Mme de Merteuil répond, dans la lettre 5, par une dénégation de son projet, « *un ridicule caprice* » d'une « *mauvaise tête qui ne sait désirer que ce qu'elle croit ne pas pouvoir obtenir* » et un profond mépris pour l'objet de cette conquête qui « *ne sera jamais qu'une « espèce », c'est-à-dire une femme méprisable, « encroûtée* » dans le mariage. Elle met en doute la réputation de libertin de Valmont lui-même, mis au défi de renoncer à son projet sous peine d'être tourné en ridicule voire de se voir retirer son masque d'honnêteté car les libertins sont tenus par le secret mutuel : « *dans ce moment, je suis tentée de croire que vous ne méritez pas votre réputation ; je suis tentée surtout de vous retirer ma confiance. Je ne m'accoutumerai jamais à dire mes secrets à l'amant de madame de Tourvel* » (M. à V., 1 5 p 41) / « *Dépositaire de tous les secrets de mon cœur, je vais vous confier le plus grand projet que j'aie jamais formé* » (V. à M., 1 4, p 37)

Dans la lettre 6, Valmont refuse une fois encore d'exécuter l'ordre intimé par la marquise de Merteuil de rentrer à Paris pour la servir dans ses projets et répond à ses persiflages en se défendant d'être prisonnier du sentiment amoureux. Cette lettre présente un triple intérêt :

- On voit Valmont, « *homme à projets* », en train d'exécuter son projet de séduire une femme vertueuse et dévote. La manipulation et la duplicité sont mises à l'oeuvre, le lecteur en suivra les

méandres et leur perpétuelle adaptation au contexte. En effet Valmont est un « *homme de raison* », analyste rationnel qui prémédite et adapte son attaque, tel un stratège militaire, en anticipant les réactions de sa victime. Observer et analyser ne suffisent pas, il entre chaque fois dans le rôle nécessaire pour séduire la femme sur laquelle il a jeté son dévolu.

- Cependant son projet est en danger d'être contrarié par la volonté impérieuse de sa complice libertine. Mme de Merteuil ne s'en laisse pas raconter, elle n'est pas dupe de la version de Valmont sur sa conquête, elle lui révèle avec beaucoup de lucidité qu'il est amoureux. Cette relation risque d'être dangereuse pour Valmont car il est aussi un « *homme de principes* », ainsi tous ses « *principes* » et son système de croyances s'effondreraient.
- Finalement, on comprend que la réussite des projets libertins dépend entièrement de la complicité des deux roués et de leur harmonisation dans le mal. Dès l'incipit des tensions conflictuelles minent cette complicité, même si l'on conçoit qu'elles peuvent être un défi et un piment supplémentaires voire un moteur de leur relation, elles les mèneront à une guerre déclarée.

### **Projet de lecture :**

Comment Valmont, tout se croyant supérieur en tant que stratège expérimenté, et futur demiurge du destin de sa dévote, se met-il en danger de perdre sa foi libertine, et, selon Mme de Merteuil, de s'abuser lui-même ?

### **Commentaire :**

En effet, le portrait fait par Valmont de Mme de Tourvel est un premier élément de désaccord qui recèle le sentiment amoureux de Valmont et la jalousie de Mme de Merteuil. Mme de Tournon apparaît alors bien supérieure en rayonnement que Mme de Merteuil mais qui des deux influencera le petit-maître ?

### **I- La supériorité de la dévote sur la libertine : un portrait édifiant**

L'énigmatique épigraphe des *Liaisons dangereuses* : « *J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres* » est tirée de la *Préface de la Nouvelle Héloïse* de Rousseau. Le succès de la *Nouvelle Héloïse* repose en partie sur la personnage magnifié de Julie, représentant une femme gagnée par la passion amoureuse et qui s'élève à la vertu dans le mariage et les oeuvres sociales. Madame de Tourvel, déjà mariée depuis deux ans va suivre le chemin inverse, et tomber dans la passion amoureuse en l'espace de presque six mois.

### **Madame de Tourvel ou « La Nouvelle Julie »**

La référence à la *Nouvelle Héloïse* traverse le roman des *Liaisons dangereuses*. Doit-on prendre l'épigraphe au pied de la lettre ou avec la distanciation nécessaire à l'ironie ? Toujours est-il qu'il éclaire la lecture du livre d'une manière franche et sincère ou ironique et ambiguë. Premier étonnement du lecteur, celui-ci fait très vite la connaissance des méchants auxquels Rousseau refuse l'entrée dans ses romans. Si Valmont utilise le langage de Saint-Preux dans la lettre 110 : « *Puissances du Ciel, j'avais une âme pour la douleur : donnez m'en une pour la félicité.* » **ou**

cite, avec duplicité, son ancienne amante Julie : " Non elle n'aura pas *les plaisirs du vice et les honneurs de la vertu*" en parlant de Mme de Tourvel, celle-ci concorde toutefois avec le personnage vertueux féminin de Rousseau.

A l'image de la Julie de la Nouvelle Héloïse, Mme de Tourvel est dépeinte dans son naturel, sa sensibilité, sa sincérité de cœur et sa transparence. C'est en soi une personnalité qui s'avèrera touchante tout au fil du roman et qui s'oppose d'entrée de jeu au mensonge de la séduction féminine, à l'artifice et la science pour tromper, que pratiquent, avec aisance, la marquise de Merteuil. C'est en cela la seule rivale dangereuse de Mme de Merteuil, celle-ci l'a bien compris, on le perçoit par son insistance à faire revenir Valmont à Paris, alors qu'il s'attarde, depuis quinze jours, en province dans la château de Mme de Rosemonde. Enfin, Mme de Tourvel est prêcheuse, comme son modèle Julie, et bien d'autres modèles de romans libertins où la femme vertueuse convertit « *le libertin sur le retour* » que l'on croyait perdu : « *Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir..* » Laclos ne donnera pas au lecteur le plaisir d'une conversion du libertin, tout juste une chute ambiguë.

### **Le « naturel » comme valeur ultime**

La transition esthétique de l'Ancien Régime se fait, notamment avec les écrits de Diderot et Rousseau, vers une recherche du naturel, par opposition à l'artifice des romans précieux et héroïques grandiloquents. Valmont lui-même semble être acquis au charme de cette nouvelle esthétique, il dépeint Mme de Tourvel comme une femme attirante par sa simplicité même, car ce naturel et cette simplicité sont gages d'authenticité au XVIIIème siècle : « *Mais que dis-je ? madame de Tourvel a-t-elle besoin d'illusion ? non : pour être adorable il lui suffit d'être elle-même.* » Tout ce qui est artificiel est déprécié à l'aune de cette nature quasi « originelle » : la parure, le beau langage, les manières des salons et l'esprit mondain. Ainsi dans cette nouvelle esthétique, la coquette qui use d'artifice, se pare, pour séduire, offre l'image de la manipulation féminine sur le théâtre du monde dont la comédie au théâtre ridiculise les travers, et laisse entendre une cour savamment entretenue de prétendants, dans une prétendue négligence (Cléanthis mimant la coquette Euphrosine dans *l'Ile des Esclaves*, Marivaux, le dialogue entre la coquette Célimène et la prude Arsinoé dans le *Misanthrope*). « *Non, sans doute, elle n'a point, comme nos femmes coquettes, ce regard menteur qui séduit quelquefois et nous trompe toujours.* », « *Vous lui reprochez de se mettre mal ; je le crois bien, toute parure lui nuit ; tout ce qui la cache la dépare. C'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante.* » La séduction est le premier art du mensonge des femmes envers les hommes. Le premier degré de cette séduction s'exprime par la coquetterie et peut se prolonger jusqu'à la manipulation libertine du désir des amants à l'exemple de Mme de Merteuil. Bien sûr, le libertin de moeurs profite, de manière sensuelle, de cette simplicité de mise (« *Grâce aux chaleurs accablantes que nous éprouvons, un déshabillé de simple toile me laisse voir sa taille ronde et souple. Une seule mousseline couvre sa gorge* » ) on peut être surpris toutefois du réel enthousiasme de Valmont dans un horizon d'attente du lecteur d'un libertin désabusé et blasé : « *et mes regards furtifs, mais pénétrants, en ont déjà saisi les formes enchanteresses.* » On remarque par ailleurs que le roman commence symboliquement dans les chaleurs de l'été qui dénudent

agréablement les corps féminins et se terminent dans les rigueurs hivernales et morales du dénouement.

### **Une nouvelle sensibilité : l'esthétique des sentiments vrais, le langage du coeur**

Rousseau a magistralement décrit et mis au goût du jour pour ses contemporains le langage du coeur, des sentiments vrais. Les lettres de Julie et Saint-Preux mimaient déjà le style maladroit des jeunes amoureux, style qui, en lui-même, était un témoin de leur candeur et de la profondeur de leurs sentiments. Mme de Tourvel ne parle pas un langage mondain, comprendre par là un langage de politesse creuse, d'honnêteté surfaite, ou rhétorique vide de sens, qui parle pour ne rien dire ou pour en imposer et briller en compagnie (Alceste se plaignait déjà au XVIIIe de celui de Philinte). La Présidente parle et rit - expression de la spontanéité la plus sincère - quand son coeur lui en impose la nécessité, ce sont les marques indiscutables, pour l'époque, d'une véritable individualité : « *Sa figure, dites-vous, n'a nulle expression. Et qu'exprimerait-elle dans les moments où rien ne parle à son cœur ?* » / « *Elle ne sait pas couvrir le vide d'une phrase par un sourire étudié ; et quoiqu'elle ait les plus belles dents du monde, elle ne rit que de ce qui l'amuse.* »

### **Le naturel non perverti et la sensibilité intacte sources de toutes les vertus**

Rousseau toujours, dans *l'Emile* ou *La Nouvelle Héloïse*, décrit les activités champêtres de ces personnages éduqués sainement, qui se déroulent toutes dans une franche gaieté et une parfaite transparence, qu'il oppose à la joie mondaine, mauvaise et vaniteuse. Il semble au lecteur entendre les mots chers à Rousseau de joie pure, bonté et compassion, ou qu'il se retrouve dans la petite communauté de Clarens, où rayonne l'amour de Julie sur sa famille (son mari, ses enfants) et sur ses domestiques qui l'admirent en retour. Sa présence vertueuse inspire la famille et la communauté, image miniaturisée de la société. Elle exerce la vraie charité chrétienne : « *Mais il faut voir comme dans les folâtres jeux elle offre l'image d'une gaieté naïve et franche ! comme, auprès d'un malheureux qu'elle s'empresse de secourir, son regard annonce la joie pure et la bonté compatissante ! Il faut voir, surtout au moindre mot d'éloge ou de cajolerie, se peindre, sur sa figure céleste, ce touchant embarras d'une modestie qui n'est point jouée !... Elle est prude et dévote, et de là vous la jugez froide et inanimée ? Je pense bien différemment. Quelle étonnante sensibilité ne faut-il pas avoir pour la répandre jusque sur son mari, et pour aimer toujours un être toujours absent ! Quelle preuve plus forte pourriez-vous désirer ?* » La répétition de l'expression « *Il faut voir* » laisse entendre que la peinture qui est faite de Mme de Tourvel est inférieure à la réalité et assure qu'il faut côtoyer la Présidente pour profiter directement de son rayonnement, le langage restant bien en-deçà de la description de la vertu. Sensibilité et vertu semblent indicibles alors que le vice et l'insensibilité usent du langage à profusion, comme le montre Mme de Merteuil : c'est un perpétuel assaut de bel esprit, de jeux de mots, de persiflage, qui attaquent le bien et l'estimable, et vident de sens la réalité pour n'en garder que des codes figés, un langage stéréotypé.

## II- Un Valmont déjà transformé ? dupe de lui-même ? Son ambivalence

Mme de Tourvel met en cause et révolutionne la façon de penser de Valmont car la dévote l'emporte en comparaison sur la coquette, la femme du monde galante, et elle rend caduc le système de valeurs libertin qui exclut tout sentiment, interdit tout autre adoration que celle que l'on se porte à soi-même, nie tout autre foi que celle du génie humain (en l'occurrence malin).

### Un désaccord affirmé : la rivalité entre Valmont et Merteuil

La relation entre Valmont et Merteuil est fondée sur un rapport de force entre « *esprits forts* », leur association commence à se fissurer quand Valmont refuse de rentrer à Paris, selon l'ordre de la Marquise, pour rester auprès de la Présidente. Le début de la lettre sonne comme un avertissement : « *Et vous-même, vous que je nommai si souvent mon indulgente amie, vous cessez enfin de l'être et quel homme n'eût point payé de sa vie cette insolente audace ? à quelle autre femme qu'à vous n'eût-elle pas valu au moins une noirceur ? De grâce, ne me mettez plus à d'aussi rudes épreuves ; je ne répondrais pas de les soutenir.* » Valmont s'éloigne volontairement de la vengeance que lui propose Merteuil, comme dans un geste d'émancipation face à l'audace de la Marquise qui « *ne (craint) pas de l'attaquer dans l'objet de (son) affection* ». Le contrat ne l'intéresse pas car Cécile de Volanges ne représente pas d'intérêt à ses yeux : « *Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien ; qui, pour ainsi dire, me serait livrée sans défense ; qu'un premier hommage ne manquera pas d'enivrer, et que la curiosité mènera peut-être plus vite que l'amour. Vingt autres peuvent y réussir comme moi.* » (lettre 4). Les deux roués voient leur intérêt se rejoindre uniquement lorsque Valmont se rend compte que c'est sa mère, Mme de Volanges, qui effectue un travail de sape contre lui auprès de Mme de Tourvel.

### Une critique ouverte de la Marquise

La Marquise est visée en tant que femme, sexe qui excelle dans l'art de la séduction sur les hommes, ainsi les femmes s'avèrent supérieures aux hommes et prennent leur revanche sur un ordre social masculin par l'empire et la gouvernance qu'elles exercent sur eux : « *Il n'est donc point de femme qui n'abuse de l'empire qu'elle a su prendre !* » La Marquise est également critiquée dans son persiflage, technique de dévalorisation, faisant croire qu'une personne est autre que ce qu'elle est. Chaque propos du portait à charge, tel que pouvait en faire Célimène des gens de Cour, est repris et corrigé : « *De quels traits vous osez peindre madame de Tourvel !... / Au nom de l'amitié, attendez que j'aie eu cette femme, si vous voulez en médire. / un compliment par ricochet : Vous lui reprochez ... ; je le crois bien,... / Sa figure, dites-vous,... Et qu'exprimerait-elle...? »*

De manière plus surprenante, Valmont remet en cause ce qu'ils ont érigé, par le passé, comme vertu suprême, qui fait la fondement de leur libertinage en les distinguant des autres. L'avantage semble donné au sentiment authentique : « *Soyons de bonne foi ; dans nos arrangements, aussi froids que faciles, ce que nous appelons bonheur est à peine un plaisir. Vous le dirai-je ? je croyais mon cœur flétri ; et ne me trouvant plus que des sens, je me plaignais d'une vieillisse prématurée. Madame de Tourvel m'a rendu les charmantes illusions de la jeunesse. Après d'elle je n'ai pas besoin de jouir pour être heureux. La seule chose qui m'effraie est le temps que va me prendre cette aventure ; car*

*je n'ose rien donner au hasard. J'ai beau me rappeler mes heureuses témérités, je ne puis me résoudre à les mettre en usage. Pour que je sois vraiment heureux, il faut qu'elle se donne ; et ce n'est pas une petite affaire.* » Le raisonnement de Valmont disjoint « plaisir » / « jouissance » (liberté des moeurs) et « bonheur » (notion au coeur de la réflexion des Lumières), oppose à « une vieillisse prématurée », « un coeur flétri », une jeunesse retrouvée (cf stéréotype de la décadence dans les plaisirs, association jeunesse de plaisirs / vieillisse-mort : *La Peau de chagrin*, *Le portrait de Dorian Gray*). Pire, Valmont revendique de retrouver les « illusions de sa jeunesse », toute le système libertin de lutte contre les illusions est remis en cause. Les méthodes mêmes du roué sont remises en question, Valmont n'utilisera pas comme Lovelace des moyens violents, somnifère ou autre, ne saisira pas l'occasion d'un moment dans une attaque rapide comme le lui recommande Merteuil (« heureuses témérités » dans le sens de victorieuses, ce que pratique la Marquise) achevant la victime dans un instant d'avantage. Cependant le fait de « ne rien donner au hasard » nous montre un homme qui exerce son libre-arbitre en toute connaissance de cause et sans scrupules.

### **Une nécessaire reconnaissance entre libertins : contre-attaquer et susciter l'admiration**

L'aporie du système de règles et principes libertin, c'est qu'il faut, pour être distingué, que les deux libertins soient reconnus l'un de l'autre. Si la marquise rompt cette reconnaissance, Valmont devient « noyé », si Valmont dénonce la marquise en la montrant telle que le lecteur la voit décryptée, sa réputation d'honnêteté est finie, elle est perdue pour la société. C'est pourquoi, pour expliquer son refus et malgré une première distanciation avec la marquise, Valmont entretient une connivence cynique dans la lettre 4 : « *Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'Amour, qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier, ou plutôt il les réunira pour honorer mon triomphe. Vous-même, ma belle amie, vous serez saisie d'un saint respect, et vous direz avec enthousiasme : « Voilà l'homme selon mon cœur.* ». Il s'agit de susciter encore l'admiration de la Marquise, il en va de la réputation de Valmont. Le vicomte va satisfaire la joie de Merteuil et le plaisir du lecteur, en lui offrant un récit mis en scène de l'attaque galante, selon des codes traditionnels romanesques.

### **Le récit d'une rouerie libertine : une mise en récit stéréotypée et un exemple de décryptage**

Pour les libertins, il s'agit de donner la preuve que leurs victimes sont bel et bien séduites. On sait que Mme de Merteuil exigera cette preuve écrite de la main de Mme de Tourvel qui ne viendra jamais et à laquelle se substituera le modèle de la lettre de rupture dictée. Valmont poursuit ses attaques auprès de Mme de Tourvel car il a compris son trouble physique et sa confusion de langage. Le récit de la promenade, rapporté par Valmont, donne un bon exemple de ce qui se passera dans les échanges de lettres, une démultiplication des points de vue sur une même scène en fonction de ce que chacun voit et comprend. En effet, c'est un récit convenu qui offre « la preuve » indispensable pour poursuivre sa chasse : « *J'ai dirigé sa promenade de manière qu'il s'est trouvé un fossé à franchir ; et, quoique fort leste, elle est encore plus timide : vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le fossé* (relever l'allusion et la note du rédacteur sur le calembour de mauvais

goût). *Il a fallu se confier à moi. J'ai tenu dans mes bras cette femme modeste. Nos préparatifs et le passage de ma vieille tante avaient fait rire aux éclats la folâtre dévote : mais dès que je me fus emparé d'elle, par une adroite gaucherie, nos bras s'entrelacèrent mutuellement. Je pressai son sein contre le mien ; et, dans ce court intervalle, je sentis son cœur battre plus vite. L'aimable rougeur vint colorer son visage, et son modeste embarras m'apprit assez que son cœur avait palpité d'amour et non de crainte. Ma tante, cependant, s'y trompa comme vous et se mit à dire : « L'enfant a eu peur ; » mais la charmante candeur de l'enfant ne lui permit pas le mensonge, et elle répondit naïvement : « Oh non, mais... ».* En fin connaisseur du cœur et du corps humain, Valmont a suscité et décrypté les manifestations de l'émoi amoureux. La scène, convenue, fait le plaisir du lecteur (Merteuil et le public) en montrant une double scène : celle extérieure et anodine que voit naïvement Mme de Rosemonde (alors qu'elle est loin d'être naïve) et celle intériorisée qui se joue entre les deux jeunes gens. Grâce au point de vue de Valmont, le lecteur pénètre l'intériorité de Mme de Tourvel, c'est le principe même du plaisir romanesque du roman d'analyse : devenir un lecteur averti, « éclairé » qui sait lire les signes trompeurs ou diffus de la réalité. : « *Ce seul mot m'a éclairé. Dès ce moment, le doux espoir a remplacé la cruelle inquiétude* ».

### **Libertinage comme asservissement de soi : donner l'illusion**

Les libertins sont libérés des illusions de l'amour, du sentiment, des préjugés sociaux, de Dieu lui-même. Paradoxalement en se libérant du monde de l'au-delà, ils deviennent esclaves du monde d'ici-bas, constamment attentifs et vigilants à l'image mondaine qu'ils donnent d'eux-mêmes sur « *le grand théâtre* » du monde. Versini y voit une amplification théâtrale, une mise en scène pour eux-mêmes des vices et excès mondains (vanité, persiflage, méchanceté) et pour autrui de l'honnêteté et la dévotion (ils reflètent ainsi la corruption morale d'une société de paraître) car à aucun moment, on ne doit se laisser démasquer ou déchiffrer, c'est un travail permanent, un chef-d'œuvre élaboré de soi, qui rivalise avec Dieu. Le libertin se fait la guerre à lui-même dès qu'il devient sincère (n'y a-t-il pas une lassitude déjà chez le jeune Valmont et la volonté réelle de faire une trêve ?) et suit un code et des règles très strictes (maîtrise des sentiments, désacralisation qui met à distance, désillusion, incroyance), que l'on ne peut suivre à moitié : si l'on n'est plus dans le jeu de la comédie libertine, on n'est plus libertin.

### **Le credo libertin**

Le libertinage est pratiqué comme une croyance, un credo auquel on doit convertir l'autre. Les forts les fascinent, leur énergie et volonté de puissance (cf Nietzsche). Valmont existe par sa volonté de puissance, il emploie le futur et ne doute pas la force de l'action : « *J'aurai cette femme, je l'enlèverai au mari qui la profane* ». Ce qui fait écho à la phrase de Mme de Merteuil « *Quant à Prévan, je veux l'avoir et je l'aurai* » (Lettre 81). Il s'agit de vaincre ou périr (cf Versini « *roman de la volonté de l'énergie* » et « *guerre d'alcôve et des sexes* » semblable à la guerre sociale des Julien Sorel et Rastignac ou militaire de Napoléon). Valmont se justifie ainsi : *Vous connaissez la présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà ce que*

*j'attaque ; voilà l'ennemi digne de moi ; voilà le but où je prétends atteindre : Et si de l'obtenir je n'emporte le prix / J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris. » (Lettre 4, p 38).*

Valmont se sait bien supérieur, en force et en volonté, à sa proie et quand celle-ci est dévote, il s'érige en Dieu. Un paradoxe de plus, les libertins remplacent le Dieu qu'ils ont détrôné, et sont esclaves de leur orgueil et la vanité : *« J'aurai cette femme ; je l'enlèverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore. Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords ! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent ! ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter, et, qu'agitée de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras. Qu'alors, j'y consens, elle me dise : « Je t'adore ; » elle seule, entre toutes les femmes, sera digne de prononcer ce mot. Je serai vraiment le dieu qu'elle aura préféré.*

### **Le Valmont libertin sous la façade du dévôt : l'art de la duperie, la manipulation**

Valmont est particulièrement dangereux et redoutable car il avance masqué, déguisé, voire camouflé de manière mimétique en s'adaptant à son nouvel environnement, tel le caméléon. C'est ce qui fait sa force, il a, comme Dom Juan, le masque de l'honnêteté, pratiquant l'art de l'hypocrisie « *vice à la mode* », il va adopter celui de Tartuffe. Dès la lettre 4, il explique à Mme de Merteuil pourquoi il s'entraîne à manier le langage de la dévotion : *« car, soit dit sans vous fâcher, ma très belle marquise, vous me suivez au moins d'un pas égal, et depuis que, nous séparant pour le bonheur du monde nous prêchons la foi chacun de notre côté, il me semble que dans cette mission d'amour vous avez fait plus de prosélytes que moi. Je connais votre zèle, votre ardente ferveur ; et si ce dieu-là nous jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un saint de village. Ce langage vous étonne, n'est-il pas vrai ? Mais depuis huit jours je n'en entends, je n'en parle pas d'autre, et c'est pour m'y perfectionner que je me vois forcé de vous désobéir.*

Comble de la duplicité, Valmont devance la mauvaise réputation qu'il a, en se faisant lui-même l'avocat du diable, « *s'accusant* » de ce que tout le monde connaît déjà pour laisser poindre la culpabilité feinte dans les lettres suivantes, puis la prière d'être converti. En somme, non seulement, très habilement, il « *la trompe le moins possible* », comme il le dit, mais il lui fait entendre ce qu'elle a envie d'entendre, comme le corbeau de la fable : *« Je n'ai pas encore prononcé le mot d'amour ; mais déjà nous en sommes à ceux de confiance et d'intérêt. Pour la tromper le moins possible, et surtout pour prévenir l'effet des propos qui pourraient lui revenir, je lui ai raconté moi-même, et comme en m'accusant, quelques-uns de mes traits les plus connus. Vous ririez de voir avec quelle candeur elle me prêche. Elle veut, dit-elle, me convertir.* La certitude ou le désir aveugle de métamorphoser Valmont la perdent déjà et assurent des entrées au séducteur qui revêt le masque du dévôt. En effet, pour qu'il y ait un Tartuffe, il faut un Orgon, l'imposteur vit de sa dupe, Mme de Tournon prêche par excès de zèle et de confiance en elle : *« Elle ne se doute pas encore de ce qu'il lui en coûtera pour le tenter. Elle est loin de penser qu'en plaidant, pour parler comme elle, pour les infortunées que j'ai perdues, elle parle d'avance dans sa propre cause. Cette idée me vint hier au milieu d'un de ses sermons, et je ne pus me refuser au plaisir de l'interrompre, pour l'assurer*

*qu'elle parlait comme un prophète. Adieu, ma très belle amie. Vous voyez que je ne suis pas perdu sans ressource.* » Valmont reparaît dans sa cruauté, sous le vernis craquelé de l'amoureux, comme un prédateur implacable, qui rassure sa complice, Mme de Merteuil, et sauve sa réputation.

### **Conclusion :**

Cette lettre nous montre :

- les tensions existantes entre Valmont et la marquise, inhérentes aux exigences de leur philosophie de vie en tant qu'esprits forts sur lesquels le commun des mortels n'a pas de prise. Ce qui pose en soi le principe même de la relation sociale qui doit reposer sur la confiance *a minima*.
- les tensions plus intériorisées, conséquences des masques de duplicité, des rôles qu'ils interprètent pour donner le change à leurs victimes et au monde. Il s'agit pour les deux de maintenir leur « réputation » en société et à leurs yeux respectivement, ils fonctionnent comme un miroir l'un de l'autre
- A cet égard, Mme de Merteuil tend à Valmont le miroir de la lucidité : elle le sait amoureux, et de l'incrédulité : elle ne croit pas que Valmont triomphera de l'éducation ou de la personnalité profonde de la femme de foi, de sa croyance en une transcendance divine, le diable remplacera Dieu tout au plus, quand le ciel se vide, il se remplit d'autres craintes et croyances : « vous prude est dévote, et de cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance. Peut-être surmonterez-vous cet obstacle, mais ne vous flattez pas de le détruire : vainqueur de l'amour de Dieu, vous ne le serez pas de la peur du diable ; et quand, tenant votre maîtresse dans vos bras, vous sentirez palpiter son cœur, ce sera de crainte et non d'amour. » (Lettre 5 p 40). Valmont tend, à son tour, à Mme de Merteuil un miroir de vérité par le portrait qu'il fait de la vertu de Mme de Tourvel. S'il est dans l'illusion sur son propre état amoureux, il aime, d'une manière ambivalente, l'authenticité, la grandeur de la dévotion et de la vertu de Mme de Tourvel, pour mieux en prendre possession, il aime ce qu'il va tuer et en mourra également. Le crime de Lorenzaccio, qui a sacrifié sa pureté au service du politique, devient sa seule raison d'exister, le vice lui est devenu une seconde peau. Le jeune Valmont, souhaitant retrouver « *les illusions de sa jeunesse* », et remettant en cause de « *bonne foi* » la doctrine partagée par les deux libertins, affirmant que « *ce qu'(ils) appel(ent) bonheur est à peine un plaisir* », semble déjà en fin de course. Le personnage est décidément très ambivalent et on se demande si la lucidité de Mme de Merteuil n'est pas en soi un enfer pour elle-même et pour les autres. Valmont préfère s'illusionner pour un temps, la marquise va le remettre dans le droit chemin par un nouveau défi, son intelligence et sa lucidité vont s'exercer au détriment de la Présidente et lever le voile de ses dernières illusions : « *Je serais femme à vous enchaîner de nouveau, à vous faire oublier votre présidente ; et si j'allais, moi indigne, vous dégoûter de la vertu, voyez quel scandale ! Pour éviter ce danger, voici mes conditions : Aussitôt que vous aurez eu votre belle dévote, que vous pourrez m'en fournir une preuve, venez, et je suis à vous. Mais vous n'ignorez pas que dans les affaires importantes, on ne reçoit de preuves que par écrit. Par cet arrangement, d'une part, je deviendrai une récompense au lieu d'être une consolation ; et cette*

*idée me plaît davantage : de l'autre, vos succès en sera plus piquant, en devenant lui-même un moyen d'infidélité. Venez donc ; venez au plus tôt m'apporter le gage de votre triomphe : semblable à nos preux chevaliers qui venaient déposer aux pieds de leur dame les fruits brillants de leur victoire. Sérieusement, je suis curieuse de voir ce que peut écrire une prude après un tel moment, et quel voile elle met sur ses discours, après n'en avoir plus laissé sur sa personne. » (lettre 20, p 69)*